

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-09-13

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitVous êtes toujours égal, toujours bon pour moi.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 390, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/15-18

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

134. Paris jeudi le 13 Septembre 1838

Vous êtes toujours égal, toujours bon pour moi. Votre lettre ce matin me fait plaisir à relire. Mais au milieu de vos plus douces paroles je vois bien que je ne vous plais plus comme je vous plaisais et me je prends moi en véritable horreur. Il n'y a pas de sentiment plus pénible que celui-là. Je ne m'aime pas, voilà ce qui fait mon humeur. Du reste j'ai bien de quoi en avoir et de la très mauvaise. Il me semble que tout, en grand, en détail tout est en décadence pour moi, de temps en temps il s'offre à mon imagination quelque lueur, mais elle n'a pas de durée. Vous seul vous êtes pour moi une réalité, je le sens mille fois le jour, & je ne vous le dis jamais comme je le sens, parce qu'il me paraît que je n'en ai pas le droit, que mon humeur mobile me porterait le lendemain à vous dire des paroles, plus tièdes, que tout cela n'est pas digne de vous. Ah mon Dieu quelle confusion dans mon cœur ! Ma destinée est si triste que mon pauvre esprit succombe et quand vous n'êtes pas auprès de moi, il ne me reste pas un brin de courage, pas un brin de raison.

Le temps froid me tient loin du bois de Boulogne, j'ai été du côté de la ville hier, dans quelques boutiques. C'est des meubles que je vais voir. Quelques fois l'envie de m'arranger me prend, et puis, je trouve si pitoyable de m'arranger à la Terrasse. J'attends un bel hôtel ; le luxe, le confort dans lesquels j'ai vécu toute ma vie, et mon bivouac actuel me paraît insoutenable. C'était drôle en commençant, cela ne me paraît plus drôle du tout. J'en suis excédée. La petite princesse a tous les jours quelque nouveau récit à me faire sur Marie ; elle me démontre clairement que Marie me déteste et qu'elle parle mal de moi. Cela ne me fâche pas, mais cela m'afflige. Comment pas un peu de reconnaissance pour tout ce que j'ai fait pour elle. Je ne sais par quoi nous finirons.

A propos Marie hait les petits enfants de la petite princesse. et a proposé un jour à sa nourrice de lui jeter une pensée à la tête ; une autre fois de l'étouffer. Eh bien & le médecin dit qu'il n'y a pas l'ombre de folie en elle ! Sneyd est arrivé & m'a fait une longue visite hier matin. Il m'a apporté une lettre de Lady Clauricarde que je vous enverrai. J'ai été dîner à Auteuil, j'y ai rencontré Fagel que j'aime beaucoup. Nous nous sommes arrangés pour un long tête à tête Samedi. Pas de lettre pas la moindre nouvelle de mon mari. Adieu. Adieu. Pourquoi ne suis-je pas née en province, d'une famille amie de la vôtre. Vous auriez pris soin de me former, plus tard de m'aimer, & puis. Adieu, adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot , 1838-09-13.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1528>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 13 septembre 1838

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

134. / 35. Paris jeudi le 13 Septembre 1836. 390

Vous êtes toujours Eglé, toujours bon pour
moi. Votre lettre ce matin me fait plaisir
à voir. mais au milieu de vos plus
douces paroles je vois bien que je ne
vous plais plus comme je vous plaisais
et je comprend moi inévitablement
il n'y a pas de sentiment plus possible
qu'entre lui. je ne le ai aimé par, voir
après fait mon bonheur. D'ailleurs
j'ai bien de peur en avoir été la cause
malheureuse. il me semble surtout, un
grand indécision, tout est en deca de
pour moi. De temps en temps il offre
à mon imagination quelque lueur,
mais elle n'a pas de durée. Vous sent
vous être pour moi une réalité, je le
suis mille fois mieux, et je ne vous le

dis jamais comme je le suis, parce
qu'il ne passait que si on ne parlait
que mon humeur mobile ne portait
le lendemain à vos dis de paroles
plutôt; que tout cela n'est pas
digne de vous. ah cum d'ici quelle
confusion dans mon ame! ma d'ici
est si triste, que mon pauvre est
succombe, et quand vous n'êtes pas
aupres de moi, il me en rait par un
brin de corail, par un brin de Raisin.
Le tien froid me tient loin de
brin de Douloz, j'ai été de cat d
la ville de, dans quel que boutique
s'est de meuble jusqu'à un coin.
que que j'ai l'air de me accuser un
grand; et puis je trouve si pitoyable

deux arrangements à la catastrophe. j'attends
un bel état; le temps le combat
dans les jours j'ai vécu toute ma vie,
et mon ~~travail~~ actuel me paraît
insoutenable. c'était drôle en
commençant, cela me me paraît
plus drôle de tout? j'aurais hâte.
La petite prêche à tous les jours
quelque nouveauté à un tiers
mes mari. Elle me démontre de
meut que mari me dit, et
qu'elle parle mal de moi. cela me
me fait par, mais cela m'afflige
commençant, par un peu de reconnaissance
pour tout ce que j'ai
fait pour elle. j'aurais par
mon travail. après, mais
la petite luttant de la petite prêche

et a propos un jour a la maison
de lui jeter son pain a la tete. un
autre fois de l'etouffer. et bien, a
le lendemain dit qu'il n'y a pas l'ombre
de folie en elle!

Surgey et Harrier a eu a faire une
longue visite hier matin. il m'a
apporte' une lettre de lady Hamilton
jusqu'au moment. j'ai eu de bons
a' attendre, j'y ai recuents' tout
que j'ai eu beaucoup. vous vous
sont-ils arrange's pour me la donner
a tete Samedi.

pas de lettre pour la maison, comme
de mon mari.

adieu, adieu. pour moi un peu je
par un peu de vous; d'une famille
aussi de la votre. Vous avez peut-etre
un toron, plus tard de mes amis, a peu.
adieu, adieu.